

« Et si l'an 2001... » - Entretien avec Gaspar Noé
par Jean-Marc Vigouroux

(Texte et photos – Tous droits réservés)



Et si l'an 2001...

Entretien avec Gaspar Noé

Déjà producteur, scénariste, réalisateur, monteur et responsable machine à café sur son premier long et fumant Seul Contre Tous, l'arche de Noé ne pêche pas par goût pour le nombrilisme mais vogue bien par obligation d'indépendance. Considéré à juste titre comme le « dernier survivant » des productions traditionnelles parfois castratrices, Gaspar n'a rien moins en projet qu'un film expérimental psychédélique, à peine catholique, à caractère pornographique. Prophéties au coin du feu, par celui pour qui filmer une érection n'est heureusement pas encore le dernier outrage...

Qu'est ce qui vous a donné envie de faire du cinéma ?

C'est 2001, l'Odysée de l'Espace...

Vous êtes donc aussi un enfant de 2001 ?

C'est aujourd'hui, il me semble, le cas d'un réalisateur sur trois. Je n'avais que six ans quand j'ai découvert le film et c'est la première fois que j'ai eu l'impression d'être transporté hors de moi-même. Sans drogue. Et même si j'ai goûté des drogues quand j'étais adolescent, j'ai effectivement été, à l'âge de six ans, transporté dans l'espace de la manière la plus brillante qui soit, par un metteur en scène qui m'a vraiment trimbalé entre les planètes, physiquement, jusque dans l'inconscient de ses personnages.

Un vrai film à tiroirs, vous l'avez vu combien de fois ?

Je crois que c'est le long métrage que j'ai revu le plus souvent dans ma vie. Plus de vingt fois. Et c'est le seul film qui me procure un plaisir renouvelé à chaque séance. Et à chaque fois je me dis : « je ne l'ai toujours pas compris ! Faudrait que je le regarde encore une fois... » Même si j'adore Lost Highway et son scénario assez fou, ce n'est pas un film que je reverrai vingt fois. 2001, si.

2001, c'est aussi la réponse de Stuart Gordon...

Je ne suis pas surpris. Il y a même des gens d'étiquettes très diverses, genre Spielberg ou Lucas, qui peuvent répondre la même chose. Serge Daney himself, avant de mourir, avait fait un truc pour la télé où il affirmait que le film le plus important de ces trois dernières décennies était de loin 2001. Je crois d'ailleurs qu'il a raison, parce que quand tu vois ça à l'âge de six ans, tu as envie de vivre en 2001. Il y a peu de films qui font cet effet là... Même si la vision du monde est froide, que ce n'est pas à proprement parler un film à la gloire de l'Homme, il y a tout de même un côté « gloire de l'humanité », de son intelligence, avec ces navettes spatiales et ces journaux qui arrivent par Internet. En 1968, c'était dur d'y penser. Aujourd'hui c'est en train de se produire. Il y a plein de choses qui aujourd'hui font partie de la réalité quotidienne et qui étaient déjà dans 2001, même si l'esthétique est un peu différente, qu'il n'y a plus les satellites autour de la planète tels qu'on les concevait à l'époque.. On ne vit pas dans des stations spatiales en anneaux, soit ! Malgré tout, il y a un paquet de trouvailles en avance sur le temps qu'on est en train de vivre aujourd'hui.

Pourquoi avoir choisi le cinéma plutôt qu'un autre mode d'expression ?

Mon père est peintre et il m'a incontestablement poussé vers l'art. Là où il a eu raison, c'est qu'on a énormément de feedback quand on est artiste. C'est une manière d'être en contact avec le monde qui est plus saine que dans d'autres professions. Sauf peut-être le scientifique, quand il fait des découvertes qui seront utiles aux autres gens. Il y a pour moi quelque chose de très sain dans le fait de faire du cinéma. Je ne parle pas de l'industrie en elle-même. Mais si on parvient à faire un film proche de l'existence, et utile à son entourage, c'est gratifiant. Je pense qu'un type comme Pasolini a été utile à son pays. Fassbinder, à son pays et à la planète. Kubrick à la planète entière... Quand les radios ont annoncé sa mort, je me suis mis à pleurer comme s'il avait été mon grand-père. Kubrick est un personnage qui relève pour moi de la figure paternelle.

Et il est mort juste avant de présenter son dernier film.

Après avoir tourné 2001, la barre était tellement haute... même pour lui ! A tel point que de nombreux cinéastes s'en sont tout bonnement imprégnés, même inconsciemment. La cité des enfants perdus de Jeunet est à mon sens très inspiré par 2001. Dans sa structure notamment. Celle d'Abyss est aussi radicalement pompée sur 2001. Dans Akira l'influence est toute aussi flagrante. Même dans Videodrome, je crois qu'il y a ce désir de débiter par une narration qui emprunte des chemins assez simples, mais qui se complexifie au fur et à mesure pour, au final, aboutir dans des lieux labyrinthiques dont on ne connaît pas les codes.

C'est de cette fin métaphysique que vous vient le goût pour l'expérimental ?

J'ai envie de faire des films qui démarrent sur des partis pris plus rationnels, et où, tout d'un coup, on embrouille le spectateur et on lui dit « voilà, vous êtes dans un univers dont vous ne connaissez pas les codes : à vous de les comprendre ». C'est un peu la même chose quand tu arrives pour la première fois au Japon. Tu marches dans la rue, et tu es fasciné parce que tu ne comprends rien. Tu es comme un gamin de trois ans qui aurait perdu ses parents à Eurodisney. Tu essaies de retrouver ton chemin. Je veux que mes films soient difficiles mais vivifiants pour l'esprit. A partir du moment où une narration est facile à digérer, il est d'autant plus facile de mettre le film dans une espèce d'étagère mentale, dont on ferme trop vite la porte. Tu retrouves ça dans des jeux vidéo, comme Myst, celui qui se passait sur une île. Je n'y ai joué que deux ou trois fois et

je ne suis jamais arrivé au bout, mais j'aimerais bien arriver, un jour, à comprendre les codes internes de ce jeu... Du coup j'aimerais bien faire un film qui, comme 2001, propulse les gens dans un pays qui n'est pas totalement du n'importe quoi, et qui ne soit pas trop facile à digérer.

Vous avez d'autres films cultes ?

Il y a beaucoup de films que j'adore au moment où je les vois, mais qui ne me travaillent plus tellement dix jours après. Il y a d'autres films que tu vois une fois et qui ne te font pas trop d'effet, mais qui reviennent régulièrement dans ta tête, comme un boomerang. Ah si, il y a un film qui est devenu ma référence angoissante, c'est Eraserhead. Quand je fais des cauchemars, je me dis : « tiens, c'était comme dans Eraserhead ! »

Eraserhead présente quelques similitudes avec Seul Contre Tous : un film qui a été très long à mettre en place, un premier film...

Ça m'a effectivement rassuré pendant les quatre années passées à travailler sur Seul Contre Tous.. Je me disais que, quoiqu'il arrive, David Lynch, lui, avait mis cinq ans à finir Eraserhead.. Qu'il n'avait pas non plus tourné avec beaucoup d'argent. Que je ne me débrouillais pas si mal que ça... Que j'avais même encore de l'avance ! (rires)

Le cinéma français est-il trop lisse et poli ?

Oui. Mais au delà d'un certain seuil d'agressivité, les gens ne te prennent même plus de haut. Ils t'ignorent, tout simplement. C'est le cas pour Seul Contre Tous : la morale a lâché prise. On ne me taxe plus d'homophobie ni de misogynie. Le personnage est tellement détestable, il massacre tellement à vue, que les censeurs se disent qu'ils assistent à la mise en liberté d'une force brute dans la nature. Ainsi soit-il... Mais j'aurais été plus timoré, j'aurais fait le tiers de ça, je suis sûr que j'aurais été beaucoup plus attaqué.

Le fait d'être considéré comme le trouble-fête du cinéma français, ça engage à quoi ?

C'est réducteur. Personnellement je vois plusieurs points communs entre moi, Carax, Kassovitz et pas mal d'autres encore. Il est temps de revaloriser Assassin(s). Les gens lui ont tiré dessus pour des histoires de jalousie, parce que certains critiques ont jugé que Mathieu avait été arrogant à l'époque. Mais ces gens ne parlaient pas du film. Ils parlaient d'autre chose. Et puis il y a l'effet de boule de neige de chaque Festival de Cannes : certains ont été portés aux nues pour pas grand-chose. D'autres, enfoncés pour à peine plus. Cannes n'est pas le meilleur endroit pour juger des films.

Ce n'est plus le lieu de la découverte, de la mixité, comme du temps de l'Empire des Sens ?

Chaque année, il y a un ou deux films trash qui sont mis en valeur. Chaque Festival de Cannes a besoin de son film sulfureux. Il y a quelques années, c'était C'est arrivé près de chez vous ou Reservoir Dogs. L'année de Carne, c'était Carne. Il y a toujours une place pour un film trouble-fête. Happiness a peut-être été en partie l'un des troubles fête, Les Idiots aussi. Le film vaut ce qu'il vaut, mais j'ai trouvé très salutaire qu'un plan porno passe en compétition officielle du Festival de Cannes. Même si ledit plan porno tombe un peu à plat, je me suis dit que c'était une ouverture. C'est déjà bien.

Comment avez vous abordé, avec Lucile Hadzihalilovic, le tournage des courts métrages à caractère pornographique pour Canal + ? Comme des courts classiques ?

Malheureusement oui. J'étais parti sur un truc plus cartoon, « à la Jan Kounen », un peu sur le même ton qu'un spot que j'avais tourné contre la chasse. Et je me suis soudain rendu compte que je passais à côté d'un truc essentiel : l'érotisation du spectateur ! Sur le tournage, j'étais très intimidé par Coralie, qui m'a toujours fait flasher. Je me suis retrouvé à la filmer en train de faire l'amour, alors que je n'ai pas franchement l'habitude de commander un acte sexuel, avec une caméra, pour le compte de quelque cause que ce soit. Et c'est finalement moi qui, en tant que réalisateur, étais le plus intimidé. Peut-être que la prochaine fois je le serai moins. Le côté cul est l'accessoire qui fait que le film est plus bizarre que s'il n'y avait pas eu ce côté cul. Mais ce n'est pas le centre du film.

En avez-vous discuté avec les autres réalisateurs retenus ?

Klapisch a plus joué la carte érotique. Marc Caro, la carte conceptuelle. Lucile, son film est branque, bizarre. Chacun a pris une direction différente. Néanmoins, il y a un truc que je trouve très salutaire dans cette série de films, c'est que tu peux faire des films, avec des images explicites, qui ne se ressemblent pas du tout. On reproche souvent aux films pornos de tous se ressembler, dans une absence de mise en scène. Même Romance, que je trouve très salutaire, n'est pas un film de mise en scène. C'est plus un scénario appliqué, avec quelques fois des bites en érection.

Est-ce que ça choque encore sur un écran ?

Il reste en tout cas du vrai cinéma à tourner, qui n'éviterait pas la représentation du sexe en érection à l'écran. Une sorte de « film total », qui ferait pleurer les gens, comme dans Titanic ou Love Story, puis qui pourrait générer une érection ou faire mouiller la salle, avant d'enchaîner sur une séquence qui fasse très peur... Généralement quand on érotise des gens dans un film classique, ça se limite à montrer des seins, quelques caresses et puis tu passes sur la cheminée. Même un grand succès comme Emmanuelle repose presque exclusivement sur la beauté de Sylvia Kristel. J'aimerais faire un film où je puisse me flatter d'avoir donné envie de faire l'amour.

Comment se fait-il qu'un film comme Romance, qui montre des sexes explicitement en érection ne soit pas, et ce n'est pas un mal, classé X ?

Romance est finalement très pudique par rapport à l'Empire des Sens. On n'a pas tellement avancé depuis. Catherine Breillat est juste quelqu'un qui remet un peu la barrière en place. Mais on est loin du déferlement des films qui passaient dans les salles « normales » des années 70, comme Jeux de Langues de Francis Leroy, qui est un vrai film sulfureux, avec une charge érotique surpuissante : on ne pourrait plus l'exploiter aujourd'hui dans une salle traditionnelle. Il y a des tas d'autres films de cette époque-là qui mériteraient d'exister de manière normale. Mais il y a une loi contre le X. Aujourd'hui, on voit de temps à autre resurgir à l'écran des images à caractère sexuel, mais c'est souvent de la sexualité négative et non un véhicule de catharsis collective. On est franchement dans la névrose sexuelle : c'est ce que je n'aime pas dans l'Empire des Sens, la morbidity du film. Il faut je crois replacer la sexualité dans un contexte plus positif, plus vivifiant qu'elle ne l'est le plus souvent. Certes, il y a des moments où la sexualité peut s'avérer obscure, mais je crois que si les gens sont autant portés sur le cul, c'est effectivement qu'il y a là un côté libertaire. C'est précisément ça qui manque dans le cinéma d'aujourd'hui.

Le fait d'avoir travaillé avec John B. Root vous donne-t-il envie de continuer à expérimenter dans cette voie du porno à proprement parler ?

C'était pour moi une première fois. Je me considère plus dans une logique qui aiderait à sortir le cul de son ghetto. A tourner des scènes de cul au sein d'un film normal, mais pas de tourner un film de cul avec des séquences normales. Ce n'est pas une question de place à prendre, mais plutôt une question de normalité. J'ai envie que le cinéma redevienne un peu plus normal qu'il ne l'est réellement. Comme il l'a été dans les années 70, à un moment où les gens pouvaient filmer sans se poser trop de questions. Mais ça n'a pas duré très longtemps...

Il y avait à la grande époque une liberté de discours, sur la sexualité comme sur le politique...

Certaines choses qui s'étaient ouvertes dans l'histoire ont été réprimées par la suite. Elles réapparaissent à droite ou à gauche, par petites touches, mais il n'y a pas encore ce mouvement collectif comme à l'époque. Pour en revenir à 2001, il est très daté de cette époque là. Moi j'avais sept ou huit ans dans ces années 70, et j'ai été imbibé par toute cette pensée. Peut être que les années 2000 verront un retour à la préparation de l'avenir et non plus à la protection du passé. J'ai l'impression qu'un pays comme le Japon est en train de construire le futur, alors que l'Europe protège son patrimoine. On protège Balzac, on protège les cinéastes français des années 40-50, sans vraiment aider les jeunes à faire des choses nouvelles. On continue à analyser la Nouvelle Vague alors qu'il y a des choses mille fois plus intéressantes à faire que ce que la Nouvelle Vague a pu réaliser.

Comment sentez vous l'avenir du cinéma, tant en termes de décodages que de moyens de fabrication ou d'exploitation ?

Je ne suis pas Nostradamus, mais je vois à l'avenir de plus en plus de tournages en vidéo. Pour l'instant en vidéo digitale, mais ensuite avec une bien meilleure définition, ce qui permettra aux gens de tourner des films sans avoir à les préfinancer par des préachats télé. Le fait de ne plus passer par des laboratoires, de ne plus acheter de la pellicule qui coûte la peau des fesses, ça peut libérer de vrais nouveaux talents. Aujourd'hui, le fait que la nouvelle pellicule Vision Kodak soit beaucoup plus sensible que la précédente permet à des cinéastes de tourner beaucoup plus vite et entièrement dans le métro, armé de la cellule, sans chef opérateur. C'est un gain de temps considérable. Ce chamboulement technique modifiera la problématique du tournage des films et permettra de sortir du carcan de l'avance sur recettes... D'un autre côté, les grosses productions américaines continueront à prédominer, malgré toutes les lois de défense des cinémas européens.

La question du populisme et du cinéma européen ?

Si j'essayais de faire Rambo en France, le projet serait arrêté net pour des questions de discours sur la guerre, sur ceci, sur cela... On ne peut plus concevoir que les Français puissent faire des films populaires. On s'enferme dans le cinéma d'auteur. Je crois qu'il y aura de plus en plus de films tournés en anglais : un jeune réalisateur français sur deux rêve déjà de faire son film en anglais. Quand il ne l'a pas déjà tourné. Les lois protectionnistes françaises seront par conséquent contraintes à la réforme, de manière à ce que les gens puissent faire des films en langue anglaise tout en obtenant le label « production française ». Ce qui permettrait de bénéficier de certaines aides du CNC, tout en vendant plus facilement le film à l'étranger : les films de Sergio Leone sont des films italiens, et personne n'a jamais remis en cause cette origine, bien qu'ils aient été tournés en langue anglaise.

Merci, Gaspar, et bonne route...

Merci à toi.

Un immense merci @ Jean-Marc Vigouroux qui nous a permis de publier cette interview inédite.

Retrouvez Jean-Marc Vigouroux sur <http://contactcincreatis.free.fr/>

Remerciement spécial : Xperiment